



# Mélange des genres

La mafia est prête au pire pour garder le contrôle de la capitale italienne. « Rome brûle » ? Bonini et De Cataldo sont pyromanes en chef

## Pieuvre sur la ville

THRILLER

ABEL MESTRE

**N**ouveau chapitre du « roman criminel » romain, *Rome brûle*, de Carlo Bonini et Giancarlo De Cataldo, est la suite de leur précédent roman, *Suburra*, paru en janvier chez Métailié. Il faut d'ailleurs l'avoir lu pour bien comprendre l'intrigue complexe, noire et passionnante de ce deuxième opus qui raconte en détail comment les bandes mafieuses ont mis la capitale italienne en coupe réglée pour faire main basse sur les juteux contrats de rénovation du métro et ceux des grands travaux du Jubilé. On y retrouve, en effet, Samourai, qui règne sur Rome depuis sa prison de haute sécurité, ainsi que son factotum, Sebastiano Laurenti. Ils affrontent ici une administration qui, à la suite de plusieurs scandales, entend écarter la « pieuvre » de ses projets. Une décision qui mettra la ville à feu et à sang.

Comme *Suburra*, *Rome brûle*, roman à clés, plonge le lecteur au cœur d'événements ayant réellement existé, ceux de « Mafia capitale » – vaste affaire de cor-

ruption de fonctionnaires et d'élus, dont le procès s'est ouvert le 5 novembre 2015 en Italie. Ainsi, Samourai reprend les traits de Massimo Carminati, surnommé « le dernier roi de Rome », ex-activiste néofasciste, véritable « boss » de la capitale. De même, l'édile Martin Giardino est l'incarnation littéraire d'Ignazio Marino, l'ancien maire de Rome qui a dû démissionner en octobre 2015 de son mandat après vingt-huit mois d'exercice, sous la pression du Parti démocrate (centre gauche), soupçonné d'avoir largement utilisé la carte de crédit de la mairie pour des dîners privés.

### Une enquête au long cours

Pareil jeu de piste entre fiction et réalité était déjà présent dans les romans que Giancarlo De Cataldo, magistrat de profession, a écrits seul : *Romanzo Criminale*, *La Saison des massacres*, *La Forme de la peur* et *Je suis le Libanais* (Métailié, 2006, 2008, 2011, 2014). Sous la forme du polar, ces romans forment une arche narrative dévoilant les coulisses de l'Ita-



lie des « années de plomb » et de la stratégie de la tension. L'on y suivait l'ascension de plusieurs voyous d'extrême droite, à l'origine de la bande de la Magliana; une bande à laquelle *Rome brûle* continue de multiplier les références.

**ROME BRÛLE**  
*(La notte di Roma. Suburra 2), de Carlo Bonini et Giancarlo De Cataldo, traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Métailié, «Noir», 304 p., 18 €.*

Par leur précision et leur connaissance du milieu politico-mafieux, ces romans de la pègre possèdent la même rigueur qu'une enquête d'investigation au long cours. L'on pense ainsi à *Baltimore*, de David Simon (Sonatine, 2012), plongée dans le monde des dealers de la ville du Maryland qui inspira la série télévisée « Sur écoute ». Ou encore à *La Griffé du chien*, de Don Winslow, sur les cartels mexicains.

Dans *Rome brûle*, les deux auteurs s'intéressent plus particulièrement à la gauche et aux postcommunistes. Le portrait du Parti démocrate est sans concession. Dans cette formation aseptisée où l'on ne s'appelle même plus « camarade » mais « ami », tout héritage de la gauche est gommé. « *La ville est en*

*train d'étouffer. Le pays est en train d'étouffer*, dit son ambitieuse candidate à la mairie. *Quand on étouffe, on ne veut pas savoir si la main qui donne l'oxygène est plus ou moins belle. Milan a eu l'Expo, Rome aura le Jubilé. Nous ferons les choses comme il se doit, dans le respect des règles, autant que c'est possible. Je ne veux pas mourir innocente. Je veux vivre.* » Face à elle, son ancien amant. Cet ex-communiste resté fidèle à ses engagements de jeunesse, et nostalgique d'un âge d'or révolu, croit encore qu'une politique exempte de toute corruption est possible.

*Rome brûle* raconte une société en crise, à la fois morale et politique. Une ville qui tarde à mettre fin à l'ancien monde. Une situation que le penseur communiste italien Antonio Gramsci avait résumée ainsi dans ses *Cahiers de prison* (Gallimard, 1978-1996) : « *La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés.* » *Rome brûle* en apporte la démonstration magistrale. ■



*Rome à feu et à sang.* TONY GENTILE/REUTERS